

autres choses énormes et difficiles, qu'elle concilie, dans sa course si brève, ces deux puissances incognoscibles et incommensurables, qui sont probablement l'âme biforme de l'univers : la force centrifuge et la force centripète. Il faut qu'elle tienne compte de toutes les lois de la gravitation, du frottement, de la résistance de l'air, de tous les phénomènes de la matière. Il faut qu'elle soit attentive aux moindres incidents de la terre et du ciel : car un joueur qui se déplace, ébranlant imperceptiblement le parquet de la salle, une étoile qui se lève au firmament, l'oblige de modifier ou de recommencer toutes ses opérations mathématiques. Elle n'a pas le loisir de jouer le rôle d'une déesse bienfaisante ou cruelle aux humains ; il lui est interdit de négliger une seule des formalités innombrables que l'infini exige de tout ce qui se meut en lui. Et lorsque enfin elle arrive au but, elle a fait le même travail incalculable que la lune ou les autres planètes indifférentes et glaciales qui, là-haut, au dehors, dans l'azur transparent, montent majestueusement sur la Méditerranée de saphir et d'argent...

Ce long travail, nous l'appelons hasard, ne pouvant donner d'autre nom à ce que nous ne comprenons pas encore :

MAURICE METERLINCK.



UNE PAGE D'AMOUR ROMANTIQUE (1)

XVI

Paris, 29 décembre 1865.

Chère adorable Amie,

Figurez-vous que depuis six jours je suis au lit, armé d'une bronchite qui m'a délivré des douleurs de ma névralgie. Il paraît qu'on ne peut pas avoir tous les privilèges à la fois. Je tousse comme un cheval étique et phtisique. Cela m'a mis d'une humeur charmante, et, comme je sais que vous n'aimez pas mes tristesses, j'en profite pour vous écrire. J'ai un bon feu dont les jolies petites crépitations m'égayent aussi ; je suis tout seul, je vous vois avec les yeux de l'esprit et ceux du cœur qui sont bien plus clairvoyants encore. Je vous parle, comme si vous étiez là, je vous dis les choses les plus cordiales. (Voyons, vous ne pouvez pas mal accueillir cette épithète. Je vous répète que je ne suis pas triste.) Je vous baise la main avec une tendresse inexprimable et vous souriez comme vous avez

(1) Voir la *Revue Bleue* des 4 et 11 avril.

souri le jour où, à Genève, je vous demandai d'être mon ange gardien. Oh ! mais n'allez pas plus loin ; sourire est assez, rire serait trop. Si vous saviez comme je me contiens, quel débordement d'expressions passionnées que je parviens à arrêter, à éteindre... Vous avez souvent contemplé, j'en suis sûr, les cygnes sur votre lac, quand saisis d'un besoin de mouvement, de grand air, d'espace, de poésie, ils se plaisent à ouvrir leurs grandes ailes sans s'élever cependant, sans quitter l'eau, en véritables oiseaux amphibies. Eh bien ! ma pensée les imite en ce moment, elle reste sur les froides ondes, elle nage lentement au lieu de dévorer l'espace, elle tourne vers vous son petit œil noir, son œil de cygne mystérieux et interrogateur.

Cette fois, je parie que vous riez tout à fait de ma comparaison. Elle est pourtant fort modeste, car le cygne, au lieu de bien chanter ainsi que l'ont prétendu les poètes, ne fait que râler stupidement. Oh ! mon Dieu, que cela fait mal de ne pas s'envoler ! Vous l'avez défendu ; et c'est à cette condition que je puis dévorer les miettes que votre chère main bienfaisante veut bien me *jeter* (sic) parfois. Mais je n'ai pas l'air gracieux du bel oiseau, et son joli mouvement de tête qui dit si bien : Encore, encore...

J'espère que vous allez bien et que personne chez vous n'est malade. Il y a encore ici des gens qui ont la méchanceté de mourir du choléra par-ci par-là, uniquement pour faire croire que le choléra existe toujours, pour répandre ainsi des bruits *allarmants* (sic) et inquiéter le gouvernement. Votre fils est depuis longtemps rétabli, je le sais. Je suis allé chez lui m'en informer plusieurs fois, il était toujours sorti. Le mien n'est pas de retour du Mexique, et je ne puis avoir de ses nouvelles. On m'a horriblement invité à dîner ces jours-ci. J'ai tout refusé, je ne puis souffrir les fêtes annuelles, les seuls mots de Noël, de 1^{er} jour de l'An me crispent. Et les toasts, et les discours, et les cadeaux et les cartes, et les lettres officielles. Fléaux, fléaux ! Aussi je ne serai de rien, je ne subirai rien ; je n'irai pas même à la réception de l'Empereur lundi. Je suis malade ; je resterai chez moi à penser à vous.

H. BERLIOZ.

P.-S. — Je ne salue pas M^{me} Suzanne ; elle croirait que c'est une politesse du Jour de l'An.

XVII

26 février 1866.

Chère Madame,

Je vois que vous désirez sérieusement que je détruise vos lettres, dans la crainte des yeux indiscrets

qui pourraient les lire après moi ; je vais vous obéir. La douleur que je ressens à l'idée de ce sacrifice est immense, je ne veux pas vous le cacher. Mais votre volonté et votre tranquillité d'esprit avant tout.

Je regrette que vous ayez pris la peine de m'écrire quatre pages, puisque c'est une fatigue pour vous.

N'oubliez pas, je vous en prie, de me donner l'adresse de la maison de campagne que vous allez habiter en quittant le quai des Eaux-Vives.

Adieu, j'ai le cœur oppressé, je souffre, il semble que tout me manque et m'abandonne.

H. BERLIOZ.

P.-S. — C'est fait ! Tout est brûlé, *je n'ai plus rien* que les enveloppes.

XVIII

10 avril 1866.

Chère Madame, adorable Amie,

Permettez-moi ces quelques lignes pour vous demander si vous êtes revenue de votre voyage à Saint-Symphorien, quand vous quittez votre logement du quai des Eaux-Vives et l'adresse de l'autre. Dans mon empressement à vous obéir, je n'ai pas conservé un jour votre dernière lettre, et je ne puis la consulter pour savoir ce que j'ai oublié.

Je ne vous parlerai de rien de ce qui me concerne pour ne pas vous ennuyer ; mais dites-moi comment vous vous trouvez, si votre fils, le nouveau marié, est auprès de vous.

Cela vous prendra trois minutes, et je suis bien malade et désireux de voir votre chère écriture. Je vous serre la main avec tous les sentiments que vous me connaissez pour vous.

Votre dévoué

H. BERLIOZ.

XIX

29 mai 1866.

Que vous êtes bonne ! J'ai reçu votre lettre tout à l'heure et je n'y comptais que dans huit ou dix jours. Je ne vous écris que pour vous remercier. Vos conseils un peu grondeurs me profitent toujours plus ou moins. Je vais relire encore quelque temps vos chères pages, avant de les brûler, cela est convenu.

Merci donc, chère providence d'un cœur malade ! J'étais fort agité ces jours-ci ; une troupe d'acteurs italiens est venue donner des représentations de Shakespeare traduit (indignement) en italien. J'ai vu

Amleto (Hamlet) qui m'a horriblement ému, *malgré tout*. Ce soir, le grand acteur Rossi jouera Othello, non pas l'infâme opéra que Rossini a mis en infâme musique, mais le prodigieux chef-d'œuvre du plus grand des poètes, et je ne puis résister au douloureux plaisir d'aller me faire saccager le cœur... Je serai malade demain, je n'en doute pas. Mais quoi ! peut-on ne pas aller saluer le soleil, même quand il brûle ?

Quel ange que cette Desdémone ! Quelle noble créature que cet Othello ! Quel démon que cet Iago ! Quel Dieu que ce Shakespeare !

Adieu, chère Madame, en attendant que je vous écrive.

Je pense à vous, je songe à vous, je rapporte tout à vous. Votre infatigable bonté redouble ma reconnaissance.

HECTOR BERLIOZ.

P.-S. — J'ai encore adressé ce billet à Monsieur votre fils, faute d'avoir pu lire l'adresse que vous m'avez donnée : Maison (...) aux Délices.

Veuillez me rappeler au souvenir du jeune couple. Pensez un peu à l'exilé en parcourant votre charmante campagne.

XX

Paris, 25 juillet 1866.

Bonjour, chère Madame F..., chère et adorable amie ! Comment êtes-vous ? Comment supportez-vous ces terribles chaleurs ? Vous n'habitez plus maintenant le bord de votre beau lac ? Avez-vous gagné ou perdu au change ? Ces délices de Voltaire sont-elles aussi les vôtres ?

Je viens causer un instant avec vous. J'arrive de Louvain, où je suis allé pour un jury musical dont on m'a un peu contraint à faire partie. Il s'agissait de donner un prix de composition religieuse. J'ai dû lire, en conséquence, soixante-treize messes en partition et choisir, non la meilleure, mais la moins mauvaise. Nous étions quatorze jurés, Belges, Flamands, Allemands, Anglais et Français. Je vous assure que nous avons tous trouvé notre tâche fort rude. Mais elle a été accomplie en conscience et, contre l'ordinaire des concours, aucune vilénie, aucun passe-droit n'ont été commis. Quand nous avons décacheté la lettre portant le numéro du premier prix, j'ai eu le plaisir d'apprendre que le candidat couronné était un jeune Hollandais de mes amis, qui habite Londres et qui est fort pauvre. Ce prix de mille francs l'aura donc comblé de joie. A Paris, rien de nouveau. Nous allons seulement, samedi prochain, nommer à l'Institut un nouveau confrère

(un statuaire), et les intrigues ordinaires pour obtenir des voix n'ont pas manqué. Vous allez me demander comment il se fait que je doive voter en pareil cas, et ce que je connais en statuaire. Hélas ! rien ; mais le règlement le veut ainsi ; dans la classe des Beaux-Arts, nous votons tous ; les statuaires jugent aussi les musiciens, les peintres jugent les architectes, etc., etc. Cela me paraît fou, mais c'est ainsi.

Le moment approche où j'aurai le bonheur inexprimable de vous voir. Les vacances du Conservatoire vont commencer ; les études d'*Alceste*, que le directeur de l'Opéra m'a prié de surveiller, vont finir ; mon fils, qui se trouve en ce moment à Paris, va s'en retourner. Je serai donc libre de courir à Genève.

Quelle longue année ! Une visite que j'espérais vous faire pour l'abrégier m'a été à peu près impossible, par de fort brutales raisons, auxquelles se joignait encore un détestable état de santé. Quand je suis à ce point souffrant, ma tristesse est insurmontable et insupportable pour tout le monde. Vous vous souvenez qu'elle vous a beaucoup déplu l'an dernier... et je veux faire mon possible cette fois-ci pour ne pas vous en donner le spectacle. Armez-vous de courage, néanmoins, et faites un appel à toute votre indulgence, dans le cas où je ne serais pas d'humeur trop souriante. Vous êtes si bonne que je compte sur votre patience. D'ailleurs, je ne resterai pas longtemps à Genève ; juste le temps de vous ennuyer un peu, mais pas davantage. Voudrez-vous bien m'écrire une fois d'ici à une quinzaine de jours, et me donner *très lisiblement* votre adresse ? Je n'ai pas reçu de vos nouvelles il y a dix-huit siècles. Il n'y a pourtant que vos lettres qui me raniment, et je suis toujours bien malade ! Dieu ! quelle joie de vous revoir ! Je n'y veux pas penser...

Rappelez-moi au souvenir du jeune ménage et dites-moi (j'oubliais de vous le demander) si je suis sûr de vous trouver à Genève le 12 ou le 15 août.

Votre dévoué pour toujours,

HECTOR BERLIOZ.

P.-S. — Voilà une lettre bien... raisonnable, j'espère.

XXI

4 août 1866.

Chère Madame,

Je ne reçois pas de vos nouvelles et cela m'inquiète beaucoup. Dans ma dernière lettre du 25 ou 26 juillet, je vous priais de me dire si vous seriez à Genève à la fin de ce mois, parce que j'avais l'inten-

tion d'aller vous faire une courte visite. J'ai adressé cette lettre, comme la précédente, à M. Charles F..., poste restante. Mais n'ayant reçu de réponse ni à l'une ni à l'autre, je crains maintenant que Monsieur votre fils ne soit pas allé à la poste réclamer ses lettres, et que celles-ci soient demeurées dans les bureaux. J'essaie donc cette fois de vous écrire à l'adresse incomplète que vous m'avez donnée, dans l'espoir que le facteur de la poste vous trouvera. Si cette lettre vous parvient, soyez assez bonne pour me répondre le plus tôt possible, car je suis dans une véritable anxiété. C'est peut-être un enfantillage de ma part. Pardonnez-le-moi.

Votre dévoué pour toujours,

H. BERLIOZ.

XXII

Dimanche, 12 août 1866.

Chère Madame,

Je suis désolé d'apprendre que vous avez en ce moment des motifs de chagrin ; mais je vous remercie de m'en avoir fait connaître la cause au lieu de me la laisser péniblement à deviner. Malheureusement je n'y puis rien. J'espère que le mois prochain ces causes fâcheuses auront au moins en partie disparu. Je n'irai donc vous voir que dans la première quinzaine de septembre et je commencerai ma tournée par Vienne et Grenoble. Justement mes nièces viennent de m'écrire qu'elles étaient pour quelques jours encore à Vichy. On vient de suspendre aussi pour une ou deux semaines les répétitions d'*Alceste*. J'aurais profité de ce répit pour aller à Genève, mais à présent j'attendrai que ces répétitions soient reprises et terminées.

J'ai dû dire adieu, pour un an au moins, à mon fils qui vient de partir pour les Antilles avec le grade de commandant (capitaine) d'un paquebot. Il est plus riche que moi maintenant, et il n'a que trente-deux ans ; il est vrai que ce n'est pas beaucoup dire.

Si je ne savais votre force d'âme et votre haute raison, je serais tout à fait inquiet de vous voir si tourmentée ; mais j'espère, j'espère dans ces nobles facultés que vous possédez à un si haut degré. Si le chagrin pouvait se transvaser, comme on transvase une liqueur amère, je vous dirais : Donnez-moi le vôtre, je suis tellement saturé de ce triste sentiment qu'un peu plus ou un peu moins, il n'y paraîtra pas.

Adieu, chère Madame, ou plutôt à revoir bientôt ; croyez à l'affection profonde et inaltérable de votre dévoué.

H. BERLIOZ.

XXIII

Paris, 6 avril 1867.

Chère adorable Amie,

Votre dernière lettre m'a donné un instant de joie que je n'espérais pas ; vous paraissiez vous-même si joyeuse. Vous m'annonciez des événements heureux pour deux de vos fils, et votre douce satisfaction se laissait voir dans chacune de vos lignes. Il est bien inutile, je pense, de vous dire à quel point je l'ai partagée. Mais serez-vous sans peine maintenant obligée de changer vos habitudes, en quittant Genève pour aller demeurer à Saint-Symphorien ? Je ne puis que l'espérer. C'est toujours une espèce de tâche de changer de vie, de se façonner aux mouvements d'un nouvel intérieur, même lorsqu'il s'agit de celui d'un fils chéri, comme l'est de vous M. Henri. Peut-être aussi les rares qualités de votre caractère vous viendront-elles encore en aide dans cette circonstance comme dans toutes les autres auparavant. J'espère avoir bientôt des détails sur ces événements par M. Charles lui-même dont vous m'annoncez la prochaine arrivée à Paris. Je n'ose presque pas vous parler de la vie que je mène dans la grande ville ; je suis toujours malade au point de rester au lit au moins dix-huit heures sur vingt-quatre. J'ai une peine extrême à supporter mes douleurs, qui, loin de diminuer, augmentent évidemment chaque jour. D'un autre côté le ministre et le préfet de la Seine m'ont nommé membre de trois jurys musicaux qui me tiraillent plus ou moins d'une façon fort peu agréable et *sans honoraires*, malgré le travail que cela me donne. Il semble que la France ne soit pas assez riche pour indemniser ses artistes du temps qu'elle leur fait perdre. Et il faut accepter ces fonctions gratuites, vous devinez bien pourquoi... Je n'ai encore rien vu de l'Exposition ; j'attends mes nièces qui me la feront voir, bon gré, mal gré. Ces jeunes filles sont curieuses comme des alouettes, et elles vont entraîner à Paris leur pauvre père, mal portant, et aussi peu curieux que moi. Voyez comme je me tiens en garde contre les idées noires, je ne vous parle de rien de bien intime, je ne veux pas que vous ayez à me gronder. Un ami m'envoyait il y a quelques jours un journal contenant quelques lignes gracieuses sur l'exécution de mon *Enfance du Christ* à Lausanne. Ainsi il paraît que l'oratorio a enfin été exécuté passablement ; mais j'aime mieux le croire que d'être allé l'entendre. Je n'ai plus entendu cet ouvrage depuis Strasbourg il y a trois ans ; mais là, c'était grandiose et l'Allemagne et la France s'y donnaient la main. Là, au contraire, j'aurais voulu que vous fussiez parmi les auditeurs. Ici on m'exé-

cute à peu près bien de temps en temps dans divers concerts, mais je me dispense d'y aller.

J'ai reçu dernièrement des nouvelles de mon fils qui navigue toujours dans les eaux du golfe du Mexique.

Voilà toutes mes nouvelles qui, je crois, vous intéresseront peu.

Pardonnez-moi, très chère Madame, de vous ennuier à ce point ; la tête me tourne... il n'y a que mon cœur qui ne tourne pas.

Votre dévoué

HECTOR BERLIOZ.

XXIV

21 août 1867.

Chère Madame,

Permettez-moi ces quelques lignes au sujet du malheur qui vient de vous frapper. Ce n'est point pour offrir de banales consolations dont je connais trop l'inutilité, mais seulement pour rappeler que les trois fils qui vous restent sont tous aujourd'hui dans une position plus heureuse que n'était celui dont nous déplorons la fin. Tous les trois sont prêts à vous entourer des soins les plus tendres et de l'affection la plus dévouée. Peut-être m'est-il permis de vous assurer aussi que ces sentiments ne sont pas les seuls dont vous deviez tenir compte.

HECTOR BERLIOZ.

XXV

29 juin.

Chère Madame,

Pardonnez-moi de me tourner vers vous au moment où je subis la plus affreuse douleur de ma vie. Mon pauvre fils est mort à la Havane, âgé de trente-trois ans.

Votre dévoué

H. BERLIOZ.

XXVI

Vienne, 3 septembre.

Chère Madame, adorable Amie,

Je suis encore ici, mon beau-frère veut absolument que je sois le témoin de sa fille dont le mariage aura lieu *mardi* prochain. Le lendemain de la cérémonie, je partirai pour Paris et j'irai en conséquence vous dire adieu lundi prochain. J'espère que vous ne me donnerez pas contre-ordre et que rien ne vous obligera de quitter Saint-Symphorien ce jour-là. Je serai chez vous à une heure et demie. Je suis de

plus en plus malade, j'ai donc de plus en plus besoin de vous voir.

Pardonnez-moi mon importunité; Dieu sait quand je pourrai me retrouver encore auprès de vous.

Votre dévoué de cœur et d'âme,

HECTOR BERLIOZ.

(A suivre.)



MADemoiselle ÉLISE DE CHAMPFERRAT⁽¹⁾

Nouvelle.

IV

Sur ce, reprenant le fil de son discours :

— Si vous écoutez M. l'abbé de Talarucq, qui parle comme un livre, il vous prouvera que le bon Dieu se sert de mille et mille instruments à cette fin de récupérer les créatures où le démon s'est logé contre toute justice. Aujourd'hui, la ruse du bon Dieu fut d'employer la toux de M. de Champferrat pour sauver sa fille et le sauver du même coup. Certainement, M. André Garidels avait soulagé M. le comte, et, sans aucun doute, il l'eût guéri tout à fait s'il avait pu lui continuer ses soins. Oui, ce médecin, nullement ennemi de notre religion à l'exemple de ses semblables, aurait accompli ce miracle. Malheureusement, après l'histoire de la canne au Peyrou, par l'entêtement furieux de M. de Champferrat, il n'avait pas été permis au docteur Garidels de rebouter pieds dans la maison de la ruelle d'Aigrefeuille, comme je vous l'ai expliqué déjà. Donc notre enrhumé du château de la Cabarède, subitement étranglé par un chagrin qui lui brûlait la gorge, pareil à une flamme de genêt, toussa et retoussa. C'était toute sa toux revenue, aussi violente, aussi tapageuse qu'à son arrivée à Montpellier, avant les remèdes de M. Garidels. Le pauvre homme, contourné, déjeté, tordu, fit bonne contenance, en ancien soldat de l'émigration qu'il était. Finalement, doublé sur lui-même par des quintes qui l'ébranlaient jusqu'à la cime des cheveux, il dut palper une chaise et s'asseoir, les quatre membres rompus.

— Et M^{lle} Élise ne se hâtait pas de le secourir ? demanda ma mère indignée.

— Elle ne se hâtait pas.

— Le mauvais cœur que cette fille noble ! m'écriai-je.

— Monsieur l'abbé, l'instant de Dieu n'était pas encore venu, et M^{lle} Élise, troublée dans ses intérieurs, attendait l'instant de Dieu. Toujours debout à

quelque distance, elle semblait plus surprise qu'affligée. Du reste, le rapport que Brassac fit plus tard à M. de Talarucq — car ce valet de chambre, curieux comme un merle, avait glissé son œil et son oreille au trou de la serrure d'en haut — nous en a appris long.

— Puisque Brassac était là, il aurait dû entrer, lui ! ne put s'empêcher d'observer ma mère.

— Dieu fait ce qu'il veut, riposta sentencieusement M^{me} Vigouroux... Qui nous assure que, pour nous paraître insensible, Mademoiselle ne fut pas touchée, et qu'à cette seconde même, la grâce n'opéra pas dans sa nature endurcie ? Au surplus, réfléchissez-y, cette fille de noblesse venait d'être fort maltraitée, et, elle me l'a répété cent fois, à cette époque éloignée de sa jeunesse, elle était plus glorieuse et plus fière qu'une « pavone » de son ancien château sous le pic Saint-Loup. Puis, vous avez compris qu'elle avait de l'amitié pour M. André Garidels, et, c'est convenu, l'amitié des filles pour les hommes leur met la tête à l'envers... Si vous aviez vu Nathalie, au temps de son Brissonnet !... Encore que j'aie aimé mon mari de son vivant, ces horreurs ne m'ont jamais frisée, moi, vous entendez bien. Quand on aime, — M. de Talarucq m'a conté ça, — au lieu de sang, on a, paraît-il, de l'argent vif dans les veines. Du reste, les femmes, nous avons de véritables cervelles d'alouettes, et si notre ange gardien n'était pas toujours là pour nous rabattre d'un coup de gaule...

— Les femmes ! m'écriai-je, écarquillant les yeux.

— Vous les jugerez un jour, monsieur l'abbé, lorsqu'elles vous apporteront leur paquet au confessionnal. C'est un fichu bétail, je vous en préviens, que les femmes, et pas commode à mener au pré... Mais puisque nous avons entrepris M. de Champferrat, qui tousse à bénédiction, occupons-nous de lui...

— C'est cela, dit ma mère, émue tout ensemble et réjouie à l'idée de mon confessionnal.

— Dans son tourment de la gorge et de la poitrine, M. le comte Adhémar éparpillait des gestes et des paroles. Par malheur, ces gestes et ces paroles provenaient toujours de la colère qui le gonflait comme une outre pleine de vin trop fort, et Mademoiselle n'en était pas le moins du monde touchée. Un vent terrible, un vent du pic Saint-Loup soufflait sur elle, et elle n'y prêtait pas autrement attention. Voilà. « — Fille dénaturée ! fille dénaturée !... » répétait le père, si la toux lui laissait un peu d'haleine.

Mademoiselle entendait et ne répondait point.

« — Tu mériterais !... » cria-t-il une fois, la main levée, tendue comme un battoir pour un soufflet.

Par exemple, Brassac fut au moment d'ouvrir la porte ; mais, en définitive, son maître ne bougeant

(1) Voir la *Revue Bleue* du 11 avril.